



Philippe Leroyer

Philippe Leroyer, est né en 1953. Professeur de biologie en collège, il occupe ses loisirs à écrire contes, nouvelles et romans. Sur le mode de la fable ou de façon plus réaliste, il y parle du monde qui nous entoure en mettant l'accent sur les drames qui peuvent s'y dérouler.

Je n'ai pas mes peintures de guerre.

Le gros buffle blanc

Philippe Leroyer

Nous sommes sur le sentier de la guerre, Greenpeace et moi. Le gros buffle de métal blanc ne nous échappera pas. Nous l'aurons où qu'il aille, foi de Plume de bison ! Non, on ne rigole pas ! C'est mon oncle qui m'a surnommé ainsi. Pour se moquer un peu, sûr, mais aussi parce qu'il m'aime bien et qu'il sait ma passion pour les Indiens. Alors j'ai adopté le surnom. Je n'ai pas mes peintures de guerre pour ne pas me faire remarquer dans la foule, pourtant dans ma tête, elles y sont. Parce que aujourd'hui, ça ne va pas être une partie de campagne. J'ai mis mes Nike Air Max à bulles et mon blouson pilote US en cuir craquelé. Il est tout usé avec des marbrures, je l'ai trouvé au surplus américain. Ma mère me dit que je pourrais m'offrir des trucs neufs au lieu de ces vieilleries. Ce qu'elle ne veut pas comprendre, c'est que moi j'aime bien. J'imagine les aventures de ceux qui les ont portées. Sauf que là, c'est moi l'aventurier. Ils n'ont qu'à bien se tenir dans leur bétailère clandestine ! Sur ma semelle de vent, je pourrais les suivre au fin fond du monde. Avec elle, je suis imbattable. Je passe n'importe où, je dévale les escaliers, je saute les trottoirs, je me faufile au milieu des visages pâles qui sortent des bureaux. Le gros buffle blanc, lui, ahane dans la circulation tandis que moi je suis un souffle d'air dans la ville. Elle est souple et nerveuse et répond en finesse au moindre de mes mouvements, c'est vraiment le top des planches. Évidemment, quand il y a une montée trop raide, je suis obligé de me passer de ses services. Je la mets dans mon sac à dos et hop ! jusqu'à la prochaine. Elle dépasse un peu avec ses roulettes, c'est ma signature, sans elle, c'est comme si j'étais nu.